



AGUSTÍN
**GOMEZ-
ARCOS**

L'HOMME
À GENOUX

R O M A N

405854

occasion

ERT JEUNE.

JULLIARD

AGUSTIN GOMEZ-ARCOS

L'HOMME A GENOUX

JULLIARD
8, rue Garancière
PARIS



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa premier de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Julliard, 1989
ISBN 2-260-00627-2

*A Lucas,
l'enfant à la fossette.*

原书缺页

原书缺页

L'HOMME A GENOUX

4028224

Du même auteur

L'Agneau carnivore

prix Hermès

Stock, 1975

Scène de chasse (furtive)

Stock, 1978

Ana Non

prix du Livre Inter et prix Roland-Dorgelès
prix Thyde-Monnier de la Société des gens de lettres
Stock, 1977 ; « Livre de poche », 1980

L'Enfant miraculée

Fayard, 1981

Maria Republica

Le Seuil, « Points Roman », 1983

L'Enfant pain

Le Seuil, « Points Roman », 1983

Un oiseau brûlé vif

Le Seuil, 1984

L'Agneau carnivore

Le Seuil, « Points Roman », 1985

Interview de Mrs Morte Smith par ses fantômes

Actes-Sud, Théâtre, 1985

Bestiaire

Le Pré aux clercs, 1986

La capitale est une ville moderne, ouverte sur l'Europe ; c'est pourquoi le voyageur non averti pourrait s'étonner de le voir à genoux sous la sagesse d'un cèdre, personnage insolite, au milieu (à l'écart) du fleuve de badauds qui coule sur le trottoir. Il ne joue pas au théâtre en plein air, charmante activité. Il n'est pas comédien. Ni mime. Ni jongleur. Ne s'orne pas d'un haut-de-forme d'où sortent pigeons ou lapins. Ne crache pas de flamboyantes langues de feu aux reflets liturgiques pour éclairer la naissance de la nuit. Il fait de la mendicité. Sa pancarte l'atteste. A présent il le sait : nul ne se donne la peine de lire son message de détresse, en majuscules ; mais ce texte lui évite de prononcer à haute voix les mots de la honte : « J'ai faim. Pour l'amour de Dieu, secourez-moi. » Le silence de la pancarte dit : « MES FRÈRES, JE N'AI PAS DE TRAVAIL — MÈRE, FEMME ET ENFANT SONT RESTÉS AU VILLAGE — LE BESOIN ME MET A GENOUX DEVANT VOUS — POUR DEMANDER L'AUMÔNE — MERCI. » C'est écrit là. Le lit qui veut.

Il est jeune. Pas plus de vingt-six ans. Mais son corps à genoux ne garde aucun attribut de la jeunesse : ni la taille du gaillard qu'il était deux ans auparavant, alors qu'il a quitté son village pour chercher du travail ; ni ce regard chaud et glouton qu'il portait à l'époque ; ni même sa façon de marcher, très volontaire, comme s'il était né pour aller sans cesse de l'avant. Il ne restait jamais sur place, obligeait Fermin à cavalier à ses trousses, refusait de tenir dans les siennes les mains de Maria, ces soirées de dimanche où Fermin se retranchait chez lui pour lire, arguant qu'un homme marié se devait à sa femme, dont la première grossesse posait quelques

problèmes. Rien ne reste sur ses lèvres de ce fou rire qui le prenait chaque fois que Fermin passait en revue les manies d'horticulteur de son beau-père le contremaître : limiter le vandalisme des oiseaux en recouvrant de papier les grappes de la treille, et les numéroter. De surcroît, le vieux gardait une opiniâtre fidélité aux patrons de la mine où il avait perdu son pied gauche, une société anonyme qui lui avait fait la grâce de lui payer un pied orthopédique et de le promouvoir ramasseur de scories jusqu'à l'âge béni où il recevrait sa pension d'invalidé. L'entreprise continuait de l'exploiter, sous prétexte de charité due au travail. Il montait, descendait en claudiquant les piles de détrit, y plantait des bouquets d'arbrisseaux, ne supportait pas d'entendre ces deux jeunes gens parler de la compagnie d'exploitation minière comme les syndicalistes du patron qui les emploie. Fermin l'imitait sans arrêt : voix pointue, boiterie tapageuse, ce qui faisait dire à Maria : « Vaudrait mieux que tu laisses tomber ce genre de copains. Ils ne respectent pas la famille, et prennent du plaisir à ridiculiser les pauvres gens. » La jeune femme prononçait d'un ton spécial le terme *pauvres gens*, avec une voix d'église. Agacé, lui, le futur père, lui lâchait les mains, se levait. Les mains de Maria échouaient sur la rondeur du ventre ; là, elles se mettaient à tambouriner, inquiètes, désespérées, comme des enfants égarés dans un lieu inconnu ; puis elles se calmaient, s'apaisaient jusqu'à perdre leur forme, leur vigueur, gagnées par une mollesse malade. Il profitait de cet instant pénible pour s'évader. Allait frapper à la fenêtre de Fermin, lecteur invétéré, dont la mère, Camila, ne consentait pas à ce qu'on le dérange quand il lisait. Elle tenait à la lecture de son enfant comme à la prune de ses yeux. Disait que les livres ouvrent des horizons, qu'ils éloignent de la mine. Camila était veuve. Comme beaucoup d'autres femmes. Comme sa propre mère. Mais elle était la seule qu'on appelait *la veuve*. Comme si son veuvage était unique, le seul à mériter un titre de noblesse. Son mari n'était pas mort d'une explosion, au fond d'un puits, ni dévoré par la silicose, à l'hôpital, mais tombé sous les balles de la garde civile. C'était pendant la dictature, lors de *la grève des neuf mois*. Triste grossesse ; elle avait enfanté d'une seule victime, un mort que nul n'avait pleuré. Sauf sa veuve, Camila

la veuve, Ainsi, quand elle voyait son enfant lire, elle interrompait toute activité, établissant comme un silence mystique dans la maison, pièce après pièce. Elle entrouvrait la porte du fond, celle qui donnait sur les montagnes, où des bandes de palombes volaient vers des pays lointains. Vers la liberté. Lui, s'il voulait voir Fermin, il devait gratter à sa fenêtre, tout doucement, et attendre que l'ami remarquât sa présence. Fermin possédait comme un sixième sens pour flairer l'approche du visiteur. Le petit sentait son appel même à travers les murs. En cela, il était très différent de Maria. Son ami le savait. Ses ongles n'avaient pas fini de frôler les carreaux embués que déjà le garçon tournait la tête, le fixant de son regard noir à l'affût. Maria, par contre, ne se rendait même pas compte que « son homme » se tenait debout, là, tout près de ses épaules ; elle sursautait, sentant son haleine lui chatouiller l'oreille. Puis elle faisait un geste de sa main, comme si elle chassait une mouche, et murmurait : « Ah, c'est toi. » D'un air surpris. C'était frustrant. On aurait dit que ses lèvres d'amoureux étaient les seuls insectes qu'elle craignait de voir voler près de son cou !

Sa figure, sa personne, ne portent plus ces signes de bonheur. Perdus en route. Abolis. Comme si un coup de vent les avait effacés, ou l'avait transformé en un miroir terni qui ne reflète plus rien : ni ombre ni lumière. Une présence avilie, un corps plié en deux, agenouillé, plus près de la boue que de la brise, aile décapitée. Autrefois, ce garçon solide comme un arbre, hâbleur, rieur, avançait vers les autres une bouche gourmande, offerte et accueillante ; elle provoquait chez tous, grands, petits, hommes et femmes (et même chez les bêtes : les chiens lui léchaient le museau !) la tentation d'offrir une caresse, de voler un baiser. Un garçon d'une seule pièce, qui à treize ans déjà occupait la place d'un homme, non seulement dans son lit ou dans ses caleçons (et bientôt entre les cuisses d'une fille !), mais aussi à la mine, pour son premier boulot. Maintenant c'est un garçon cassé. Autrefois, il poussait vers le haut, comme tout ce qui grandit, même les hommes ; aujourd'hui il s'affaisse, tête basse, regard las, fixant avec obstination les pièces de monnaie qu'on jette sur sa pancarte. Les oiseaux de malheur n'avaient pas manqué de le menacer

d'un avenir incertain. Un garçon trop libre, trop irresponsable, assuraient-ils. Surtout la horde d'estropiés de la mine, recyclés dans l'escadrille de ramasseurs de scories commandée par son futur beau-père. Bande de *vieux vicieux* !, grognait sa mère (Fermin hochait la tête, d'un air complice). Ils travaillaient la cervelle du contremaître, lui conseillaient de surveiller sa fille. Une perle, cette fille. Une perle fine. Elle lisait déjà comme un perroquet, s'y connaissait en écriture et comptes comme la maîtresse d'école : ou presque ! Des jaloux. Jaloux de lui, le grand garçon, qui allait la chercher à la sortie des cours, chaque fois que son boulot lui laissait un moment de répit. Parmi ces vieux, le pire était le Sebastian. Il lui manquait trois doigts de la main droite et un bout de mâchoire. Sitôt qu'il le voyait avec Maria, il se mettait à cracher des jurons, laids, tordus comme son visage. Ce Sebastian était le père d'un garçon très timide, appelé Ramoncin, qui bégayait comme une poule ; il nourrissait deux ambitions pour son rejeton : lui faire faire de la politique et épouser Maria. Il voyait grand, le manchot. Le contremaître le laissait rêver, profitant de sa fidélité canine pour lui soutirer deux apéros par jour (trois les dimanches) et l'obliger à lui donner un coup de main (la gauche) dans son verger. Leur copinage tenait du calcul, mais il existait aussi entre eux des liens plus étroits, concernant leurs épouses. Elles étaient cousines, et les avaient quittés le même jour, un jeudi saint, pour soi-disant se rendre à la procession du chef-lieu. Considérant que la vie d'une boniche ou d'une putain demande moins de sacrifices que celle de conjointe de mineur estropié, elles n'étaient pas rentrées de ce pèlerinage. Des histoires banales... Sebastian le manchot envoyait son fils chercher Maria, sous prétexte que le père de celle-ci l'attendait à la maison. Le grand garçon hurlait : « Je vais le tuer, ce vieux vicieux ! » Puis, il s'en allait trouver Fermin, lui racontait la chose. Lui disait qu'il avait besoin de faire un tour. Pour se calmer. « Viens avec moi. » Fermin boudait. « Mais laisse donc tes livres ! Ils ne vont pas partir en ton absence ! » Fermin murmurait : « Maman, je sors. » Et les voilà prenant la porte de la cuisine, traversant la cour, s'éloignant en direction de la rivière, disparaissant au plus profond d'un bosquet de roseaux, où leurs corps avaient fait

comme un nid. Fermin n'opposait pas de résistance. Jamais : sans doute ça lui plaisait. Mais ne se distinguait non plus par son activité fébrile. Bon, de la fièvre, il en avait pour deux. Et le petit était plus obéissant qu'une fille. Servait à la même chose. Seulement voilà, le grand garçon n'était pas autorisé à le lui dire. Interdit d'en parler. Il y avait fait allusion une seule fois, tout au début. Fermin était devenu blême. Et l'avait privé de son corps et de sa compagnie, un mois durant. C'est long un mois. Il en avait profité pour se rendre à la discothèque du chef-lieu. Où il s'était cogné le nez. Le videur l'avait regardé de haut en bas. « Fais-moi voir tes papiers. » Le type ne blaguait pas. Genre costaud, pas de sourire aux lèvres. Un tatouage à cinq points sur la main gauche, à la jointure du pouce et de l'index. « Ça voulait dire ce que ça voulait dire ! » avait-il expliqué plus tard à Maria et à Fermin. « Quoi, exactement ? » avait demandé Fermin, l'œil goguenard, le soupçonnant de se vanter à peu de frais d'une connaissance du monde *parfaitement fictive*. La mine n'était pas ce qu'on appelle une école de vie, tant s'en faut. « Ça veut dire qu'il a été en taule, mon grand ! Un taulard et quatre murs, voilà ce que signifient les cinq points tatoués, je connais la vie, moi ! » Il lui avait tendu sa carte d'identité. « A peine seize ans ! Une discothèque c'est pas la maternelle ! Passe me voir dans deux ans, quand tu porteras des culottes d'homme ! » Le Sebastian avait flairé la chose, s'était déplacé au chef-lieu, pour y faire sa petite enquête. Dans son compte rendu au contremaître, il avait ajouté que ce foutu gamin avait essayé de se rendre au bordel. « Il pense que l'âge de la branlette est derrière lui ! » hurlait-il plus haut que la télé, le samedi après-midi au *Café du Commerce*. Il avait fallu oublier Maria pendant dix jours. C'est long, dix jours. Bon, il était allé tambouriner à la fenêtre de Fermin. « Mais quoi ! ça m'emmerde que tu sois toujours fâché avec moi, je n'aime que toi ! Va, laisse tomber ton bouquin, viens faire un tour. » Ce jour-là, les roseaux sifflaient au moindre souffle de vent ; ils sentaient les herbes folles, la folle transpiration de la nuque de Fermin.

Son ombre se rapetisse, se fond avec son corps. Ou se sépare de lui et reste loin derrière. Il ne sait pas ce qui se passe avec

son ombre : elle ne colle pas à ses chevilles, alors qu'il la recherche du coin de l'œil comme un gosse ses billes. Ce n'est pas parce que l'ombre du cèdre, plus épaisse et puissante, l'efface ou la dévore : la colonise, en somme. Non. Sa disparition soudaine est sans doute due à ce qu'une ombre compacte comme elle n'a pas apprécié de se voir réduite à sa nouvelle condition d'ombre à genoux. Dès qu'un homme s'agenouille, son ombre suit. Quelle honte que d'entraîner son ombre dans sa chute ! Le malheur devrait être pour l'homme, pas pour l'ombre. Elle n'est pour rien dans les revers du sort. N'en est pas responsable. Un type bien ne devrait pas l'exposer aux coups que la vie assène en aveugle. Enfin, la vie... N'était-elle pas plutôt trop immense, son ombre, trop protectrice, abusive même, à cette époque lointaine où elle était vraiment son ombre, l'ombre d'un grand gaillard bien planté sur ses jambes, l'ombre longue, permanente d'un homme debout ? Fermin et Maria cherchaient souvent à s'éloigner de lui, à avancer, à vivre à l'écart, pour que leurs ombres ne se confondent pas avec la sienne, de peur que la sienne, ombre cannibale, ne les engloutisse. A moins que cette ombre si énorme, dont il était tellement fier, ne fût qu'illusion ? Une illusion féroce d'orphelin... Perd-on son ombre quand on perd son père ?

Il n'aurait pas songé à se poser la question durant les années bénies où il était debout. Homme debout. L'absence de père se reflétait souvent dans l'absence d'ombre dont souffrait Fermin, il le sentait. Tout enfant, le regard noir de son ami dénotait déjà une solitude profonde, s'interposant entre le petit et le reste du monde comme un champ vide. Oui, un champ stérile. Pour y semer la moindre présence, il fallait s'armer de la patience d'un saint. Il possédait cette patience, lui. Pas les autres. Les autres regardaient Fermin comme si celui-ci avait été amputé d'un de ses membres, le moins physique de tous et cependant le plus présent : son ombre. On assassine l'ombre d'un enfant quand on abat son père, disaient les gens. Le père de Fermin était tombé sous les balles de la police. Lui, qui pensait posséder l'ombre la plus large du monde, s'était fait un devoir de la partager avec son ami. Comme on partage la première cigarette, et le premier orgasme. Il la laissait planer sur le corps du petit, oiseau aux ailes déployées surveillant sa

nichée. Gare à celui qui aurait osé lui toucher un seul cheveu. Il était toujours là, présent. Même à l'époque où il avait enfin commencé à descendre dans la mine. Fermin n'avait pas encore abandonné l'école. Il s'arrangeait pour ne pas le quitter d'une semelle. Présent à ses côtés. Cette présence envahissante décourageait les autres, les malingres, les méchants, ceux qui poursuivaient Fermin de leurs sarcasmes. Parce qu'il lisait des livres, dévorait des pages et des pages, était le seul à emporter chez lui une brassée de bouquins à chaque passage du bibliobus. Lui, l'aîné, comprenait assez ce dégoût général pour la lecture. Il ne trouvait pas que les livres pussent fournir des réponses aux choses de la vie, celles qui te mordent dedans, sans dire leur nom ni clarifier leur message. D'accord. Cela ne l'empêchait pas de tendre l'oreille quand Fermin daignait lui raconter ce que contenaient les livres. Son regard noir se faisait alors plus ténébreux, plus mystérieux. Comme si tout (sa stature, son ombre) grandissait en lui jusqu'à ce qu'il devînt gigantesque. Le grand garçon comprenait d'un seul coup pourquoi il ne pouvait pas supporter que cette bande de cons remplissant les bancs de l'école se moquât de Fermin, parce que celui-ci préférait la lecture aux tremblotants plaisirs de la branlette. Cela n'était pas non plus exact : Fermin aimait jouir, comme tout le monde. Mais il se sentait mieux quand ce plaisir lui arrivait entre les bras de l'ami, à l'abri des regards, plutôt qu'en pleine assemblée de braillards. Ils crachaient des flots d'obscénités pour à peine quelques gouttes de sperme transparent. De la pisse, quoi ! Non, se dit-il, il n'a compris à quel point son ombre manquait à Fermin que ce jour tragique où on l'a remonté à la surface, déchiqueté par l'explosion d'un puits. La mine n'a pas besoin de faire appel aux flics : ses méchants gaz lui suffisent. La mère de Fermin n'en était pas dupe. Elle a craché sur le trou noir, dès qu'on a enlevé le cadavre pour lui faire une ultime toilette et l'amener chez le légiste. Avait déjà craché une autre fois, sur cette mine de malheur, quand la justice s'était emparée du corps de son mari. Ce crachat-là lui avait donné droit au surnom de *la veuve*. Camila la veuve. Seule veuve en titre parmi tant de veuves.

L'homme à genoux a soudain peur que son propre fils ne grandisse sans ombre protectrice, si lui-même perd la sienne.

Assailli par cette nouvelle angoisse, il cherche du regard son ombre enfuie. Disparue. Ou volatilisée. Comme de l'éther. Autour de lui, il n'aperçoit que l'ombre du soir. Et celle, plus profonde, que le cèdre interpose entre son corps et la lumière des lampadaires. Une sueur froide sourd de son front, de ses aisselles, dégringole sur sa figure, sur ses côtes, avec le calme intarissable des eaux de source. Il murmure : « Je me trompe ! Le petit est en sécurité avec sa mère et son grand-père. Eux, ils n'ont pas égaré leur ombre en route ! » D'accord, il est absent. Mais les autres restent. Sont à leur place. Ils tissent le cocon qui protège l'héritier, dressent un barrage contre le malheur. Ce sont des gens solides, normaux, qui ne prêtent pas d'attention aux allées et venues de leurs ombres. Rien de plus farfelu que l'ombre humaine quand elle se met à jouer à cache-cache ! Non, l'enfant n'a rien à craindre. Grandir sans père ne sera dans son cas qu'une épreuve. Supportable. Pas une tragédie. Pas un trauma, comme on dit maintenant. Il est même possible que Maria ne le regrette pas, lui l'absent ! Et il est certain que son beau-père se frotte les mains à chaque nouveau jour que le destin ajoute à son absence. Deux ans déjà. Les vieux jaloux pressent Maria de demander le divorce. Surtout le Sebastian. Ils ne sont pour les droits civiques que quand ça les arrange. Son beau-père, par exemple, avait refusé *l'union libre* qu'il avait proposée à Maria quand elle était tombée enceinte. « Ça ne se fait pas dans ma famille ! Dans ma famille, celui qui fait une faute grave y apporte un remède ! Le seul remède c'est le mariage ! » Sa mère à lui était du même avis : pas d'autre solution que le passage à la mairie. « Tu n'avais qu'à te vider dehors ! » Bref, il s'était accommodé d'un mariage précipité, ainsi que d'aller vivre chez son beau-père. Mais de bon gré, s'il faut tout dire. Non, tout compte fait, ça n'avait été un coup que pour Fermin. Le petit disparut de la circulation pendant quelques semaines, sollicita un changement d'équipe, qu'il obtint. Quand un ouvrier en bonne santé demandait à descendre aux puits en tour de nuit, la direction ne faisait pas la fine bouche : c'était payé pareil. Et les hommes mariés préféraient dormir chez eux. Avec leurs femmes. Du journal du soir au chant du coq. Camila la veuve s'était opposée à la décision prise par Fermin, mais n'avait